

*Amélie Cordonnier*  
Un loup  
quelque part



Flammarion



Un loup quelque part

DE LA MÊME AUTEURE

*Trancher*, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Amélie Cordonnier

# Un loup quelque part

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2020.  
ISBN : 978-2-0815-1275-7

*Pour Benjamin*



« Tu dis, tu dis que l'inquiétude,  
La peur, la solitude,  
Le tourbillon, la poisse,  
Les frissons de l'angoisse,  
Tu dis tout ça,  
C'est dans la tête,  
C'est dans la tête,  
Tu crois. »

ALBIN DE LA SIMONE, *Dans la tête*



La salle d'attente est noire de monde. Quatre mères patientent déjà avec leur marmot. Plus un père qui sauve tous ses congénères partis sans trop se poser de questions au boulot. Des magazines déchirés s'entassent sur la table basse. Tout le monde tente de s'y intéresser avant de reprendre son portable. Les parents peinent à tromper l'ennui. Pas les petits. Ça chouine, renifle, tousse et se mouche pendant que ça farfouille dans la malle où se mélangent jouets cassés et puzzles incomplets. Alban gazouille sur ses genoux. Il bave tant qu'il peut, le pauvre, mais contrairement aux autres n'a pas l'air malade. Eux sont juste là pour la visite des cinq mois. Elle a emporté le livre avec les animaux de la ferme, dont il raffole depuis que sa sœur s'est mis en tête de lui faire apprendre tous les cris, imitations à l'appui, dans une formidable cacophonie d'aboiements, miaulements, hennissements, cancons, grognements, bêlements, beuglements et autres braiments. Elle a aussi pris le petit miroir pour l'occuper. Il se sourit à lui-même et évidemment ça la fait craquer. Huit ans après Esther, elle avait oublié

à quel point c'était attendrissant. Alban dévore les clés en plastique. Gencives à vif. Elle a bien compris que ses dents n'allaient pas tarder à percer. L'anneau qu'elle met au réfrigérateur ne suffit pas à anesthésier la douleur. Il faut qu'elle pense à demander au pédiatre ce qu'elle pourrait lui donner d'autre pour le soulager. Est-ce que le collier d'ambre s'avère vraiment efficace? C'est leur tour. Saska lui demande de déshabiller Alban et l'ausculte tout en prenant des nouvelles d'Esther, à l'école ça se passe toujours aussi bien? Puis il pose quelques questions sur l'éveil du gamin, teste sa position assise la tête droite et l'allonge ensuite sur la table d'examen. Le bébé en profite pour se retourner du dos sur le ventre. Bravo, quelle tonicité! Soixante-cinq centimètres, six kilos cinq cent vingt et périmètre crânien parfait : tout va bien, elle peut le rhabiller. Le médecin vérifie les vaccins puis prescrit de l'homéopathie pour apaiser ses maux de dents. Chamomilla Vulgaris 9 CH, cinq granules à prendre trois fois par jour, dilués dans un peu d'eau. Le collier d'ambre? Certains modèles ont été retirés du marché pour risque de strangulation. En cas de crise, le doliprane reste la meilleure solution. Saska précise qu'elle peut remplir la seringue jusqu'à sept kilos. Les gigotements d'Alban l'empêchent de boutonner le polo rapidement. Elle rajuste le col et c'est alors qu'elle la remarque. Une tache. Noire. Toute ronde. De la taille d'un petit pois. Extrafin, le petit pois. C'est la première fois qu'elle la voit. Regardez, là, dans les plis du cou, c'est quoi? Un grain de beauté, déjà? Oh, non, pas à cet âge-là, voyons. C'est rien du tout, juste une

légère pigmentation, aucune raison de s'inquiéter. Je connais votre mari de toute façon, il n'y a pas de métis dans votre famille ?

Il est déjà 16 h 10 quand elle sort. Juste le temps d'acheter un croissant et de reprendre le bus pour ne pas être en retard à l'heure des mamans. Quasiment pas de parents à la sortie de l'école. Deux trois grands-mères, mais des nounous surtout. Il faudra y repenser quand elle reprendra ses cours au lycée, à la fin de son congé parental, ça lui évitera de culpabiliser. Ça sonne ! Les CP traversent toujours la cour de récré les premiers. La maîtresse des CE1 arrive enfin. Un grand sourire éclaire le visage d'Esther lorsqu'elle les repère. La voilà qui court, se précipite pour embrasser son frère puis se débarrasse de son gros cartable trop lourd. Valentine et Daphné lui ont emboîté le pas. Cinq mois qu'elles n'en reviennent pas. Il est vraiment trop chou, la chance qu'elle a ! Alban est à la fête, agite la tête, bat des pieds dans la poussette. Est-ce qu'elles peuvent le prendre juste deux minutes dans les bras ? D'accord, mais il faut s'asseoir sur le banc alors.

Le roi, la demoiselle au nœud rouge, l'Indien avec ses plumes et sa hache, le plongeur, le jockey à casaque violette et le capitaine coiffé de sa casquette : tous les canards flottent déjà dans la baignoire. Esther ajoute la tortue verte qui rentre sa tête, la sirène qui avance toute seule, les princesses, les chevaliers, les chevaux et les dinos. Tous à l'eau ! Sa mère planque discrètement la grenouille arroseuse toute moisie, qui crache des dépôts noirs dégoulu et retire la bille par sécurité. On ne sait jamais, ma biche, Alban pourrait l'avaler. Esther exige de prendre son bain avec son frère depuis que sa mère n'utilise plus le lavabo. Elle l'a glissé entre ses jambes et entoure son ventre de son bras. Il faut voir l'application et la douceur avec lesquelles elle le lave. Elle sait qu'il faut passer le savon liquide tout doucement sur le corps du bébé puis sur son crâne en évitant de toucher la fontanelle. Il y a de la tendresse dans chacun de ses gestes. On dirait *Martine petite maman*. Manque plus que Patapouf et Minet pour l'observer. Elle a retrouvé ce livre dans le grenier de son père au moment du déménagement,

mais refusé catégoriquement de le garder. « Totale-ment arriéré », s'était-elle exclamée avant de faire remarquer à Vincent que personne n'avait encore jamais écrit *Martin petit papa*. Mais d'un coup, elle doute. Se dit qu'elle a peut-être surréagi. Se demande si certaines choses ne sont pas immuables. Elle aimerait croire que le sexe de l'enfant n'a rien à voir là-dedans. Pourtant elle ne peut s'empêcher de s'interroger : c'est con, mais est-ce qu'Esther se serait aussi bien occupée de son frère si elle avait été un garçon ?

Le dîner s'éternise. Elle a mis les enfants à table à sept heures et quart. Cinquante minutes qu'on y est. Esther réclame un deuxième yaourt à boire puis une clémentine. Elle ne sera donc jamais rassasiée ? Et pour un mini-Magnum, t'es OK ? Tout ce qu'elle veut pourvu qu'on en finisse. Allez, les dents, l'histoire et au lit. Il n'y a presque plus de dentifrice à la fraise. Est-ce qu'elle pourra acheter le bleu, celui au coca, la prochaine fois ? Esther a sorti deux livres de sa bibliothèque, hésite entre *Sophie la vache musicienne* et *Même les princesses pètent*. Am, stram, gram, Pic et pic et colégram, Bour et bour et ratatam, Am, stram, gram ; pic ! dam. L'herbivore l'emporte, pour le plus grand plaisir d'Alban qui paraît compatir aux malheurs de Sophie. Elle adore chanter au piano et charme toute sa famille par ses numéros. Alors quand elle découvre qu'un grand concours de musique est organisé dans le pays, la vache décide d'y participer. Au grand dam de ses amis à qui elle va manquer. La voilà qui fait ses adieux sur le quai de la gare et arrive en ville avec sa petite valise. Hélas, aucun orchestre

ne l'accepte. Les éléphants et les hippopotames trouvent qu'elle ne fait pas le poids, les girafes estiment qu'elle n'est pas à la hauteur. Même ses consœurs de l'Ensemble orchestral bovin décrètent qu'elle n'est pas de la bonne couleur. Pas assez ceci, trop cela. Il y a toujours un problème, c'est chaque fois la même rengaine. Esther se félicite de ne pas vivre pareille situation à son cours de violon. Sa mère referme l'album et rajuste la couette. Mais ça rouspète direct. Même pas eu le temps de bien voir l'image de la dernière page ! Bon allez c'est fini. Pas vraiment en fait. Il y a encore le verre d'eau, puis le pipi, le câlin et encore un dernier dernier baiser. On y est. Vincent ouvre la porte d'entrée pile quand elle referme celle d'Alban. Mais est-ce qu'il le fait exprès, de toujours rentrer au mauvais moment ? Les enfants l'entendent évidemment. Esther l'appelle, se relève et court dans le salon. Totale excitation. Alban refuse de rester allongé, tente de se redresser et crie jusqu'à ce que Vincent vienne le chercher. Sa sœur prend le relais, multiplie les simagrées. C'est une comédie en cinq actes qui ne la fait pas du tout marrer. Ça suffit maintenant, c'est l'heure des grands ! Elle reborde Esther, recouche Alban, réussit à ne pas céder quand il se met à pleurer, mais attend qu'il se calme pour s'en aller. Elle quitte la chambre sur la pointe des pieds, s'affale en soupirant sur le canapé et décrète, sans une once de culpabilité, que c'est le meilleur moment de la journée. Vincent s'excuse, vraiment désolé, sort deux verres à pied et débouche une bonne bouteille de rouge pour se faire pardonner. Alors, la visite chez le pédiatre, comment ça s'est

passé? Saska a dit que tout était parfait. Mais il y a cette tache qu'elle a remarquée dans le cou d'Alban au moment de le rhabiller. Rien à voir avec un grain de beauté. Elle l'a longuement regardée, ce soir, quand elle a mis le petit en pyjama. Le pédiatre a dit que ce n'était rien, mais elle ne peut s'empêcher de s'inquiéter. C'est bizarre quand même, tu ne trouves pas? Vincent tente de la rassurer. Ils ont toujours fait confiance à Saska, et il n'en est pas à son premier bébé, alors inutile de flipper. Cela ne suffit pas à la calmer. Elle préfère vérifier. Par acquit de conscience. Sait-on jamais. Est-ce qu'il est vraiment sûr qu'il n'y a pas de méfis dans sa famille? Voyons, tout ça est ridicule! Un sillon barre son front. Impossible de la dérider. Alors Vincent change de tactique, blague gentiment, propose de réveiller Alban pour qu'elle lui montre la tache maintenant. S'il n'y a que ça pour la soulager. Non mais ça va pas la tête? crache-t-elle en avalant son verre de vin d'un trait. Voilà, la pilule est passée.

À force de compter les moutons qui sautent dans son lit, un immense troupeau se promène dans ses nuits. C'est par une nuit comme celle-ci que sa mère est partie. Sans bruit, sans prévenir. Ni au revoir, ni merci. Et aucun baiser en guise d'adieu. Longtemps, elle a cherché à se souvenir de sa dernière journée avec elle. En vain. Disparue à jamais. C'est comme si la sidération avait figé le passé avant de faire exploser le présent. Le premier matin sans elle, dans la maison gelée, ça, en revanche, elle se le rappelle. Elle a dix ans. Se lève, enfile ses chaussons étoilés, descend l'escalier. Debout, bien droite dans son pyjama rayé, elle ne rate aucune marche, mais tout lui tombe dessus. C'est du silence assourdissant de ce matin-là qu'elle se souvient le mieux. Et aussi de la première chose qu'elle voit : la patère noire fixée sur le mur de l'entrée, à côté du clou pour les clés, où aurait dû se trouver la pelisse bleue de sa mère sans laquelle, frieuse comme elle était, jamais elle ne mettait un pied dehors, été comme hiver. Même juste pour ouvrir la barrière. Cela lui suffit pour comprendre, dans sa tête

de petite fille, que quelque chose cloche. Après avoir constaté que le manteau n'est pas là, elle remarque aussitôt l'absence de bruit. Entend le silence de la radio coupée et de la machine à laver que personne n'a enclenchée. Et puis le silence des odeurs. Vingt-cinq ans plus tard, elle ne sait toujours pas comment le dire, comment il faut appeler l'absence d'odeurs. Mais elle n'a pas oublié celles qui manquaient à l'appel ce jour-là : la fumée des cigarettes, toujours au bec de sa mère, les Craven A filtre, avec un chat noir sur le haut du paquet rouge et blanc, le fumet de son café, et le cramé des tartines, qu'elle laissait trop longtemps dans le grille-pain bloqué sur la touche 4 et qu'il fallait gratter un bon moment avant de pouvoir manger. Pas de manteau, pas de bruit, pas d'odeur. Rien que la peur. Qui l'envahit, grossit puis la submerge quand elle voit le tracteur garé dans le jardin et le flobart sur la remorque qui n'a pas bougé. Pas un jour de l'année, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, sans que son père parte pêcher. Alors s'il n'y est pas allé... Elle n'ose même pas y penser. Tête vide. Respiration coupée. Attendre en apnée. Attendre à en crever, recroquevillée dans l'escalier, les yeux fixés sur l'horloge marron de l'entrée. Bien sûr, aujourd'hui ce serait différent. Réglé en un SMS ou un coup de fil. Mais le coup de fouet serait-il moins violent ? Sans doute pas. Attendre pour cette petite fille, c'est se préparer. Au pire. Car elle le pressent, du haut de ses dix ans, qu'il est à venir, le pire. Le crissement des pneus dans l'allée la fait sursauter. Son buste se redresse, ses jambes se déplient, mais sa main hésite devant la porte d'entrée qui finit par claquer.

Personne sur le siège passager. Il n'a pas encore coupé le contact que déjà elle a compris. C'est fini. Et puis il le dit : cœur arrêté cette nuit hôpital trop tard rien pu faire pas souffert. Le temps s'écrase en une phrase. Hachée qui plus est. Aujourd'hui n'existe plus. Juste elle et lui dans ce jardin que sa mère n'entreprendra plus. Il est harassé. Terrassé par un épuisement et un chagrin inimaginables qui lui font manger les mots, déchiquent son cœur aux ciseaux. Déjà cet homme aux épaules voûtées, qui plisse les yeux, aveuglé par un soleil odieux, n'a plus grand-chose à voir avec le père qu'elle connaît. Il la serre dans ses bras mais c'est la douleur qui l'étreint. Tout se tait. Pendant un long moment, il ne peut plus parler. Puis ils finissent par rentrer. Elle s'affale sur une chaise de la cuisine, pas lui. S'asseoir ce serait prendre le risque de tomber. De l'enterrement, il ne lui reste quasiment rien. Sa tristesse a tout effacé. À peine se souvient-elle de la main glacée que son père lui a prise pour entrer dans l'église, de son Kleenex bouloché, trop vite trempé, du sermon compliqué du prêtre, de son air navré au cimetière et du crucifix argenté sur son aube qu'elle se forçait à fixer pour tenter de moins pleurer.

Assez ruminé, autant éteindre le réveil et se lever. Une traînée de poudre s'étale sur la table, zigzague entre la bouteille de vin, les verres à pied et les assiettes du dîner qu'elle n'a pas eu le courage de débarrasser hier avant de se coucher. Elle aurait pu se faire un rail si ce n'était du lait. Ça l'aurait peut-être ragaillardie, qui sait ? Muscles endoloris, cernes sous les yeux. Boule de nerfs, bloc de nœuds. La pointe plantée dans sa poitrine depuis l'apparition de la tache s'enfonce,

s'enfonce, entrave sa respiration. C'est comme si elle avait une sale prémonition. La sensation terrible, la certitude même que quelque chose n'allait pas. Sans savoir quoi. Ni pourquoi. Elle prépare le petit déjeuner, épluche deux oranges, tranche les tartines, étale le beurre salé puis la confiture. Quand tout est prêt, elle va embrasser Vincent. Il râle, se retourne, bougonne qu'il n'a aucune envie d'aller travailler, Fais-moi un mot s'il te plaît. Puis elle va réveiller Esther. Déjà levée ! En train de s'habiller, plus que le jean à enfiler. Si vaillante, sa toute grande de huit ans. Elle veut réviser sa poésie, car c'est quasiment sûr que la maîtresse va l'interroger. Est-ce qu'elle peut encore la lui faire réciter ? Alban dort toujours, lui. Alors ça y est, on peut enfin dire qu'il fait ses nuits. Elle n'a pas le cœur à rire, mais quand même, trouve que la situation ne manque pas d'ironie. Des semaines qu'elle prie pour qu'il dorme et maintenant qu'elle est exaucée, c'est elle qui fait des insomnies.

Est-ce que Vincent croit que son bol va sauter tout seul de l'évier au lave-vaisselle ? Elle a réussi à lui sourire quand il a plaqué sa bouche sur la sienne avant de filer. Mais ni ses baisers, ni la gâité de sa fille ne l'ont rassérénée. Maintenant qu'ils sont partis, le silence l'engloutit. Ces cinq mois de nuits trouées l'ont épuisée. Une nouvelle journée l'attend. Avec pipis, cacas, et cætera. La cuisine à nettoyer, l'appartement à ranger, du linge à étendre, une autre machine à faire tourner, des légumes à éplucher puis à mixer en purée, des couches à acheter et personne à qui parler. C'est ça qu'on appelle s'occuper d'un bébé ? Elle avait oublié. Mais elle n'a pas le droit de se plaindre. Tout le monde

est passé par là. Alban est en parfaite santé et puis elle ne l'allaite pas, lui a fait remarquer sa belle-sœur, comme si le bib' comptait pour du beurre. C'est déjà l'heure d'ailleurs. D'habitude elle aime ce moment rien qu'à deux, yeux dans les yeux. Mais ce matin, non, elle n'en profite pas. Trop tendue. Alban ne se fait pas prier, boit son biberon avec concentration. Elle ne parvient pas à se calmer. Sa panique gonfle, s'enfle, s'étend à mesure que le lait descend. Le rot ne vient pas. Alors elle se lève, place la tête du bébé sur son épaule, lui tapote le dos et fait les cent pas dans la maison. En vain. Alban n'arrive pas à roter et elle n'arrête pas de ruminer. Vincent lui a conseillé de téléphoner à son père pour lui poser la question. « Au moins tu en auras le cœur net », a-t-il ajouté, bon garçon. Elle va l'appeler, il a raison. Elle ne l'a pas eu en ligne depuis un moment de toute façon. Combien ? Huit jours, dix peut-être. Esther l'a enregistré sous le nom de papi dans ses favoris. Il répond à la troisième sonnerie. Le bébé frétille, elle le change de bras, prend des nouvelles de son papa puis lui raconte la visite chez le pédiatre. Décrit la tache foncée apparue dans le cou d'Alban. Précise qu'elle a répondu non quand Saska lui a demandé s'il y avait des métis dans la famille, et que Vincent a été formel : aucun Noir de son côté. Elle sait bien que pépé et mémé étaient des Ch'tis pur jus. Mais dans la famille de maman, qu'en était-il de ses parents ? Ils semblent tout à fait blancs sur les photos qu'elle a vues, elle préfère toutefois l'interroger puisque lui les a connus. Son père confirme et dit qu'elle ne devrait pas se tracasser comme ça. Et puis est-ce que ce serait si grave ? Le pédiatre a sans doute

raison, ça doit juste être une légère pigmentation. C'est le moment de la conversation qu'Alban choisit pour faire enfin son rot. Il est si gros que son père l'entend à l'autre bout du combiné. « Tu vois, c'est sa manière d'acquiescer ! »

« On dirait du chocolat. » Elle ne saisit pas tout de suite. Elle a mis les enfants au bain et a la tête dans le tambour de la machine à laver. Ce n'est que lorsqu'elle se relève qu'elle comprend pourquoi sa fille a dit ça. Tout le linge mouillé qu'elle tenait dans ses bras échoue à ses pieds. Mon Dieu, d'autres taches sont apparues ! Pas dans le cou, mais dans la nuque et le dos d'Alban. C'est pour ça qu'elle ne les a pas remarquées lorsqu'elle l'a déshabillé. Panique dans sa tête. Tête qui tourne. Elle s'assoit sur le rebord de la baignoire. Esther appuie encore une fois sur le poussoir, récupère du gel au creux de sa main, passe et repasse doucement sa paume sur la peau de son frère. Puis finit par laisser tomber. Rien à faire, ces fichus grains de mocheté ne partent pas. La fillette se met à les compter au rythme des battements du bébé. Un deux trois, allons dans les bois, quatre cinq six, cueillir des cerises. Heureusement la comptine s'arrête avant le panier neuf. Hilarité générale, éclaboussures maximales. La vie est un songe, elle a assez lu Calderón avec ses élèves pour le savoir. C'est juste

un mauvais rêve, elle va se réveiller. « Dis, maman, pourquoi Alban a sept points ? » Esther a raison, ces taches-là ne ressemblent pas à des petits pois, mais à de gros points. « Maman, réponds ! Réponds-moi, pourquoi Alban a sept points ? » Point d'interrogation, point d'exclamation. Et aussi points de suspension. Aucune idée. « Il a peut-être la varicelle noire. » La réplique de sa fille lui coupe la chique. Son cerveau bascule en pilotage automatique. Mais, non, voyons, ma chérie. Ces points, ça va, ça vient. Tous les bébés en ont. « Ah, bon, moi aussi j'en avais ? » Bien sûr, c'est d'ailleurs pour ça que j'ai commencé à t'appeler ma coccinelle. Esther n'en revient, pas. Elle ne savait pas que son premier surnom venait de là. Cette explication l'enchanté. Allez, viens ma coccinelle, on sort !

Elle n'avait aucun courage de se connecter à Doctolib et encore moins de raconter son histoire au secrétariat du toubib. Alors elle l'a appelé sur son portable même s'il n'aime pas trop ça et qu'il lui a déjà expliqué maintes fois de ne le faire qu'en cas d'urgence. C'en est une en l'occurrence. Saska a tout de suite compris, au son de sa voix, que ça n'allait pas, mais alors pas du tout. Elle n'a pas eu besoin de lui préciser de quoi il retournait pour qu'il accepte de la prendre entre deux rendez-vous. L'affiche épinglée au mur explique que les antibiotiques, ce n'est pas automatique. Elle le sait. N'empêche, elle espère bien qu'il existe un médicament magique contre ce qu'elle pense être une maladie. C'est à eux maintenant. Le médecin demande ce qui les amène cette fois. S'il ne voit rien, c'est peut-être bon signe. Elle reprend espoir. Mais ne sait absolument pas par quoi commencer. N'a aucune idée des mots à employer. Alors elle les jette en vrac, le dit tout à trac : Alban a changé de couleur. Sa voix se brise et une larme roule sur sa joue. Elle est à bout de souffle, comme si

elle venait de grimper l'escalier en courant. À bout de nerfs aussi. Le pédiatre l'invite à respirer et lui tend un Kleenex, calmez-vous pour commencer. Il attend un instant puis lui demande des précisions, alors elle prend une longue inspiration et lui raconte tout, comme elle l'a fait avec Vincent. Elle dépeint la coccinelle à sept points de la veille, puis évoque les nouvelles taches apparues ce matin. Douze désormais, elle les a comptées et recomptées avant de réaliser que le dos lui-même avait foncé. Ça a l'air fou, mais elle lui assure que c'est vrai. Il n'y a pas photo : une démarcation très nette s'est faite au niveau des fesses. C'est comme si quelqu'un avait pris un pinceau. Ou comme une marque de maillot plutôt. Oui, on dirait qu'Alban a bronzé. Elle a tellement flippé cette nuit et toute la matinée, qu'elle a fait des kilomètres de recherches sur Internet, et franchement, elle le regrette. Il n'y a que des horreurs sur Doctissimo. Elle a tout lu à propos des maladies de peau du style impétigo. Ce qu'il a ne ressemble ni à de l'acné, ni à un zona. Encore moins à de l'eczéma. De l'herpès, elle en a eu autrefois, elle sait bien que ce n'est pas ça. Le psoriasis, elle ne connaissait pas, mais si elle a bien compris cette maladie se caractérise par l'apparition d'écailles blanches or Alban n'en a pas. Et puis si c'était de l'urticaire, il présenterait des rougeurs, alors qu'en fait il a plutôt des noirceurs. Elle a cogité pendant des heures. A fait tout un tas d'élucubrations. Et par élimination, elle est arrivée à une terrible conclusion. Il a peut-être des mélanomes, non ? Depuis hier soir elle n'en mène pas large. Lui, est-ce qu'il croit que c'est grave ? Saska ne paraît pas effrayé.

Ses galimatias semblent plutôt l'amuser. En quarante ans de carrière, il en a vu de toutes les couleurs, entendu des vertes et des pas mûres. Qu'elle ne s'inquiète pas, il va examiner tout ça. Il se lève, contourne son bureau encombré de stylos, d'ordonnances, de jouets en bois et de Clipos, se plante devant elle, ouvre les bras, puis plie et déplie tous les doigts de la main dans ce geste qui veut dire viens. « Donnez-le-moi. » Il y a de l'autorité dans sa voix. Alors elle reste assise et lui tend l'enfant. C'est bien la première fois qu'il ne lui demande pas de déshabiller Alban. Est-ce parce qu'il voit qu'elle est complètement perdue qu'il le met lui-même tout nu ? « Viens là toi, alors qu'est-ce que tu nous fais ? » Saska déchire le drap en papier froissé par le précédent patient, le jette dans la poubelle qui déborde et en tire un nouveau. Une longue feuille blanche. Immaculée. Sur laquelle il pose ce bébé qui ressemble si peu à celui dont elle a rêvé. Alban babille et se tortille, étonné de se retrouver les fesses à l'air. Sur le ventre puis sur le dos. Recto, verso. Aisselles, pieds, mains, ventre, sexe, seins : rien n'échappe à l'inspection minutieuse du médecin. Il ne dit rien tout le temps que dure l'examen. Alors elle se tait. De toute façon, elle a assez parlé pour le reste de la journée. Elle est vidée comme après avoir enchaîné sept heures de cours sans pause déjeuner. Le pédiatre remet le body en silence puis lui rend l'enfant, elle peut terminer de le rhabiller maintenant. Polo, pull et pantalon, il attend qu'elle ait fini de tout enfiler. Ce n'est pas pour la rassurer. Le plancher tangué sous ses pieds. Et il y a du flou dans ses yeux, comme lorsqu'elle a